

Encore Vancouver B.C.

Réjean Beaudoin

Volume 27, numéro 1 (157), février 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31241ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1985). Encore Vancouver B.C. *Liberté*, 27(1), 133–140.

RÉJEAN BEAUDOIN

ENCORE VANCOUVER B.C.

A Suzanne Levasseur

**«Quand le ciel bas et lourd
pèse comme un couvercle»**

C'est l'hiver. Il pleut. Des couches de nuages plus gris que tous les matous en maraude s'amoncellent sur le dos de la montagne. Même inondée par le brouillard maritime, la ville n'en conserve pas moins sa sécheresse d'humeur. Les parapluies ont des couleurs de parasols. La pluie ruisselle. Le pavé luit. Le piéton suit ses habitudes ou son agenda. C'est l'envers de toutes les saisons qui passent au loin là-bas, sans jamais arriver jusqu'ici où la brume répète l'écho des étés disparus, des printemps attendus. C'est l'exil de tous les panoramas, qui se tiennent pourtant à portée de regard sous ce rideau de pluie. Les bateaux mouillant dans la baie émettent leur plainte à intervalles: c'est comme s'ils déclaraient leur immobilité par ce signal, qui rassure malgré tout je ne sais quelle inquiétude du départ.

Le corps de la cité

Vancouver ne connaît pas son promeneur solitaire. Non que ses rues soient désertes. Mais on y défile au pas de charge, serviette à la main, ou alors en ajustant ses foulées au spasme de la transpiration, en souliers de jogging. On n'y voit pas de rêveur

méditatif. Le citoyen de la côte n'est pas lymphatique. Il est plutôt hyperactif. Ici, le Ministère de la santé ferait non seulement preuve d'imagination, mais de véritable prudence en commanditant des messages télévisés qui avertiraient le public du danger qui le menace, qui lui rappelleraient son besoin de silence et de repos, de vide mental et d'oisiveté physique. Attention! — pourrait-on lire sur les écrans — vos corps ne sont pas ces nobles machines sportives dont votre athlétisme accouche à coups de dollars et de formules chimiques! Attention! Savez-vous, citoyens du stade et de l'auditorium, ce qu'il en coûte de ne jamais s'arrêter, de ne pas contempler l'infini des espaces, de ne jamais écouter le souffle qui se cherche dans le sang du sommeil et de ne pas fouler d'un pas tranquille la limace du jardin? Ne vous a-t-on jamais prévenus de la crampe de l'activisme? Car il est possible d'être paralysé au sein du mouvement lui-même.

Vancouver ne souffre pas cette lèpre des vieilles cités, cette bohème urbaine, cette quintessence de l'agora: le flâneur. Ici chacun sait où il va et s'y rend de ce pas altier qui fait la joie de la libre entreprise. Il n'est pas bon que l'âme vagabonde. On reconnaît l'étranger à ce signe: dans la ville où chacun est tout à son exercice, le touriste est spectateur. Il jouit seul de ce bien méconnu au nom latin: *far niente*, mot tabou en province britannique.

La nature est toute nue et l'homme est habillé, moins de vêtements du reste que de bonnes habitudes. C'est une honte d'avoir un corps qui ne soit pas glorifié dans la splendeur performante de l'action. Tout cela est admirable plutôt. Ce n'est tout de même pas l'effet du hasard si une ville si livrée au culte de l'activité physique est si discrète au chapitre de l'érotisme. Tout est sain sur la côte, même l'adolescence. La délinquance est invisible. Je soupçonne l'éducation religieuse d'avoir ici censuré le dogme de l'enfer. A quoi ressemblerait donc notre âme sans l'enfer? Il m'est arrivé de penser qu'une image assez

convenable serait peut-être celle des rues de Vancouver.

Le sourire des bienheureux

Dans la rue, hier soir, j'ai croisé, ce qui me navre parce que ces scènes seraient beaucoup mieux rendues à l'écran, ce sont des séquences de pellicule, pas des poèmes en prose que j'écris. J'ai croisé un couple entre une station-service, un arrêt d'autobus et un café, Fourth Avenue. La Quatrième Avenue est un beau village, je le dis sans réserve: qu'on imagine Outremont assez heureux pour changer l'avenue du Parc en South West Marine Drive. Entre Dunbar et Collingwood, le couple transportait un canapé sur le trottoir. Je n'ai jamais vu, je crois bien, deux visages aussi souriants. Ils emménageaient, je suppose. On ne remarquait pourtant aucun camion aux alentours. Ils avaient plutôt l'air de sortir de chez eux aussi simplement que s'ils avaient porté les poubelles au bord de la ruelle. Leur démarche étudiée n'en soulignait pas moins l'insolite de l'accessoire et j'ai pensé un instant à des comédiens traversant la scène sous les feux de la rampe. Leur sourire était surtout trop visible. Malgré la circulation très dense entre le LIQUOR STORE et SAFEWAY, les voitures se sont arrêtées et le couple bienheureux a gratifié les chauffeurs ébahis d'un agrandissement presque incroyable de son déjà large sourire. Avenue du Parc ou rue Sherbrooke, l'événement aurait provoqué mille fois l'hécatombe suivie de l'émeute, les Montréalais pratiquant avec succès la chasse au piéton. Admirant à mon tour la sérénité de Fourth Avenue, je me suis fait, à part moi, cette réflexion: «Qui voudra jamais croire que ces gens-là sont gouvernés par un tyran?»

Le monstre gracieux

Sur un plan d'eau circulaire, devant l'Aquarium de Vancouver, se tient espièglement sur la queue l'Épaulard de Bill Reid, inauguré en juin. C'est un mastodonte en bronze de plusieurs mètres mais il a l'air aussi léger qu'un papillon, aussi délicat qu'une

rivière de perles, aussi cajoleur qu'un jouet en peluche. Dans l'odeur du pop-corn, sous le vol des canards et des corbeaux de Stanley Park, le mammifère marin exécute un incroyable bond hors de son élément. Le plus étonnant est que ce saut spectaculaire annule complètement tout effet monumental. Les proportions de la sculpture sont si ingénieusement intégrées à l'environnement que le monstre souriant a la grâce d'une ballerine, victoire merveilleuse de l'art sur l'obésité de l'orque vorace. L'animal sourit de toutes ses innombrables dents, moins redoutables qu'héraldiques. La figure en mouvement, tendue par la performance musculaire, semble jeter un défi fantastique à l'inertie touristique qui l'entoure et la noie d'une superbe indifférence. Avec le Canif de Henry Moore à Queen Elizabeth Park, c'est très certainement l'un des plus purs bijoux de cette ville.

Le syndicat de la vertu

La télévision m'apprend des choses étonnantes. Une publicité antitabagisme m'informe des multiples usages des cendriers. On peut y mettre, paraît-il, des bonbons, des confitures, des arachides, des patates chips. L'image rend la suggestion irrésistible en l'attribuant au désir d'enfants dégoûtés de leurs fumeurs de parents. Cette invention est due au militantisme créateur d'une agence gouvernementale. Je la signale aimablement à tous les ennemis du tabac de Vancouver. NON-FUMEURS DE TOUTES LES PROVINCES, UNISSEZ-VOUS...

Le chant des sirènes

Il n'y avait jamais eu d'été comme celui-là. On nous le répétait constamment, et en descendant cet après-midi-là le sentier qui conduit à la plage, nous le croyions volontiers. Chemin escarpé du naufrage quotidien, pente raide de la séduction affranchie, que nous avons cédé de bon cœur à vos attraits, alourdis encore de tous les soucis de la journée. Car nous mettions de la ruse à aimer l'oisiveté de la fin du jour en nous affairant de bonne heure et en veillant trop tard.

La hauteur des arbres creusait un puits ombragé où l'on pénétrait dans une fraîcheur oublieuse des toits plombés et des rues de la ville. En bas, les branches livraient bataille aux mirages dorés de la mer avant de céder passage à sa pleine lumière, découvrant d'un côté l'agglomération dérisoire et s'ouvrant de l'autre sur l'île de Vancouver.

En marchant on voyait se profiler sur le sable les corps nus des baigneurs. Il y a quelque chose d'étonnant, qui peut aller jusqu'à la stupéfaction, dans la complète anarchie ou la splendide liberté (selon le cas ou le point de vue) que manifeste la nature dans le jeu des proportions. Il en résulte des effets bien connus des éthologistes et autres savants. Des effets de grossissement ou de camouflage. Des stratégies prescrites par l'évolution génétique. La réalité de l'espèce est normalement soustraite au regard civilisé. Le corps est un accident naturel, du moins faut-il le percevoir d'abord dans sa qualité de vivant avant de le lire, comme nous le faisons toujours, comme un signe. La présence du corps disparaît quotidiennement au profit de l'objet qu'il devient pour circuler anonyme dans le monde de l'objet. Le sentier que, de juin à octobre, nous avons dévalé jusqu'à Wreck Beach, c'est un peu le sceau brisé des grilles grinçantes du paradis.

Ce séjour bientôt sans surprise nous procurait pourtant son exaltation à coup sûr. C'est là que je déposais chaque fois le fardeau de mon angoisse, c'est là que cessait d'exister cette doublure du paradis, l'opulent campus de UBC. On pouvait voir des corps qui disaient: je suis Italien, je suis Grec, je suis Chinoise, avant de dire je suis étudiant, je suis barman, je suis danseuse. J'avais fini pour trois heures au moins de creuser l'épuisante question de savoir si l'inventeur du répondeur automatique est un bienfaiteur ou un ennemi de l'humanité. L'impossible n'est pas d'ici, puisqu'existe ce lieu qui n'est pas, qui n'est plus un endroit, mais le champ infini des grandes eaux, abîme insensé, vacarme souverain, sourire de l'être à la cécité de mes sens.

L'Ange exterminateur

Wreck Beach est en péril. Ses usagers nudistes et écolos sont, semble-t-il, les derniers défenseurs du paradis. Un rapport commandité par des entrepreneurs a récemment sonné le glas de ce lieu de perdiction. Bref et pour dire le moins, avouer fréquenter cette plage suffit à vous classer dans la faune des marginaux et autres pervers. C'est presque aussi grave que de fumer du tabac, ce qui est, au paradis terrestre, le dernier degré de la délinquance. L'alliance naturelle des flotteurs de bois, des bonnes âmes et des urbanistes a donc mis de l'avant un projet d'aménagement de la plage, à grand renfort de promenades, digues géantes et autres turpitudes pour vendeurs de béton. Jusqu'ici, on n'accédait au rivage sous la falaise escarpée qu'à l'aide du raide sentier que j'ai évoqué tout à l'heure. La tolérance juridique qui autorisait la tranquillité des nudistes, des poissons et des oiseaux, prendra fin avec l'ouverture d'un chemin public, l'article 170 du code criminel canadien étant à cet égard parfaitement clair. J'entends grincer la grille du paradis et je vois venir l'Ange exterminateur brandissant son glaive de feu... L'informateur anonyme qui m'apprenait cela d'un seul souffle était flambant nu. Il m'offrait des billets pour une soirée d'amateurs au profit des défenseurs de la plage dans un bar gai du centre-ville. Sur la circulaire imprimée qu'il m'a tendue, j'ai dessiné une feuille d'érable rouge au dos de la tunique de l'ange justicier.

«J'aime le souvenir de ces époques nues»

Il est évident, même à qui voudrait ignorer l'existence de Wreck Beach, que la nudité fait partie du paysage urbain et géographique de Vancouver. Je me suis longtemps demandé pourquoi j'avais tout de suite éprouvé cette impression, bien avant d'emprunter le sentier de la plage. Je me souviens aujourd'hui de ce que me disait, il y a quelques semaines, un romancier québécois de passage à UBC pour une conférence. Il résumait à peu près dans ces termes le type humain qu'il avait cru rencontrer dans la rue, à l'hô-

tel et au milieu des auditoires auxquels il s'était adressé: c'est un homme dans la quarantaine indécise ou la cinquantaine alerte, grand, barbu, le cheveu fauve sous quelques mèches grisonnantes et le corps athlétique dans son complet impeccablement coupé. Qu'il courre dans un parc en tenue de gymnastique ou qu'il prenne place sérieusement derrière son bureau, cet homme dégage un peu de la splendeur native des montagnes et de la mer. Il respire la sérénité, la confiance en soi et l'ouverture à l'autre. Tout en lui signifie que la vie puise aux eaux lustrales d'une régénération. J'ai compris en réfléchissant à cette image que la nudité était justement le mythe originel de qui veut nier le monde comme mémoire et comme séjour erratique. La nature vierge et l'espace inhabité induisent ici la perspective d'un recommencement. Qu'est-ce qu'une humanité qui se serait épargné je ne dis pas la crainte, mais le souvenir de la chute?

Lettre à Pierre Blanchette

Cher Pierre, te parlerai-je des maisons de Vancouver? On voudrait s'arrêter devant chacune comme devant les tableaux d'une exposition. Toute ville est spectacle. C'est peut-être pour cela que j'ai pensé à Suzelle. Sa peinture me paraît métaphysique. Or il s'agissait pour moi de trouver l'âme d'une ville comme on scrute les yeux d'une fille, le glissement de cette lettre dans le mot, de ce pli dans la texture de la toile. Bref, j'avais besoin d'une image, quand j'ai reçu l'incroyable apparition de ce carton de Toronto m'invitant à son exposition de novembre à la Galerie Grünwald.

L'architecture de 2nd W Avenue tient de la villégiature anglaise et du climat maritime, deux accoucheuses romantiques de la modernité. O langueurs, ô turpitudes, ô sanglots! C'est la vie, la mort et l'enfer dans un endroit où n'est autorisée aucune autre image publique que celle du paradis. Toutes ces maisons avec terrasse, jardin et panorama sur English Bay sont fermées côté rue par un plan continu sans fenê-

tre, l'écran de bois ou de béton se doublant esthétiquement d'un faux mur de dimension réduite au premier plan. Le jeu de ces compositions géométriques est agrémenté de motifs paysagers. Des puits de lumière pratiqués sur les toits cassent la régularité des angles. Mais je fais piètre figure à cet art du collage où tu excelles.

Il n'y a pas de police d'assurance contre l'angoisse. Même le travail, même la souple robustesse de ces résidences cossues, même la discipline aveugle de l'agenda. Le mal de nos jours n'est plus métaphysique, il est bureaucratique, quotidien, normal. Il est curieux que l'esprit d'une ville puisse s'adonner à nier tout simplement tout cela.

J'ai beaucoup aimé tes impressions de lecture de *Pour l'amour de l'art* de Maurice Rheims. De même que le compte rendu de ton travail, de ton regard sur la couleur. Il me semble à moi aussi que cet été à Montréal a été bref. C'est comme si j'avais été à deux endroits en même temps. J'ai vécu un peu des deux climats.

En toute amitié, R.